

Entretien avec l'écrivaine Ghita El-Khayat

Por Rachid BENLABBAH

RM : Quel sens donnez-vous à votre dernier essai *La femme artiste dans le monde arabe en dehors du regard féministe militant* ?

J'aime beaucoup cette question car cela me permet de parler de la genèse du livre et de son aventure éditoriale ainsi que son grand succès médiatique... J'ai participé au Colloque de Mawazine (mai 2008) dans lequel on m'avait un peu forcé la main pour que j'y participe ; j'ai été très contente, par la suite, de faire ma communication car elle est à l'origine de ce livre et elle m'a permis de rencontrer des personnes venues de tous horizons (les colloques servent aussi à cela !).

J'avais fait pour l'UNESCO, quand j'étais en spécialisation à Paris, un travail intitulé « Contribution intellectuelle et culturelle de la femme dans le monde arabe » où ma pensée se mit à se développer sur cet aspect totalement négligé de la participation des femmes arabes à la scène culturelle et artistique de leur monde.

Pour la précision, je ne suis pas militante ou alors le fait d'exercer sa pensée est-il un militantisme ? Je ne crois pas au militantisme vu la manière dont il s'exerce le plus souvent ! La politique l'a totalement discrédité, au regard de ce qu'est aujourd'hui la politique dans le monde entier...

Pour avoir été empêchée dans mon milieu d'être une artiste, et pour l'avoir été malgré tout, dans des formes que je n'ai revendiquées que très tard dans ma vie, (Radio, télévision, cinéma puis écriture), le fait d'être une femme artiste est primordial pour moi :

Avant d'être une scientifique et une intellectuelle, je suis d'abord « Une femme artiste » !

D'ailleurs, pour faire mon émission radio « Un Livre, un Ami » —la millième a été fêtée le 28 mars 2011—, je n'avais d'autre choix que de demander une patente... d'*artiste lyrique* (!) pour mon statut officiel à la radio nationale marocaine...

Par ailleurs, je suis depuis 2002 Membre du Conseil d'administration du Festival international du Cinéma de Marrakech (FIFM) et présidente de la Commission de Fonds d'Aide à la Production cinématographique, cette année 2011 et c'est la première fois qu'une femme la préside.

Quels sont les nouveaux sentiers que vous entrevoyez pour votre écriture ?

C'est une question choc car c'est mon plus grave problème depuis environ deux années... je m'oriente vers une vérité encore plus grande, vers un désir d'universalisme. Mon prochain roman me torture... ce sera mon grand 'œuvre... je continue la poésie (En 2011, je viens de publier un recueil de poésie en français, à Bruxelles, « Les poètes andalous », un autre en italien et en anglais, à Pescara, et de participer à « L'Anthologie érotique féminine française contemporaine », publiée à Paris) ; mes prochains essais sont radicalement inventifs...

De plus en plus de Marocaines se lancent dans un projet d'écriture, littéraire notamment, est-ce juste un effet du temps ou le signe d'une transformation sociale ? De nombreux critiques littéraires cataloguent leurs écrits dans la catégorie littérature féminine ? Quel sens donner à cette expression, ne serait-ce pas aussi une manie d'homme ?

C'est d'abord le signe qu'elles sont allées à l'école ! Je me refuse à parler de littérature féminine : c'est une mode ou une déformation. Il y a de la bonne littérature ou rien du tout ! Du cruciverbisme et des jérémiades appelées romans ou de la réflexion de supermarché incluse dans des livres pompeusement appelés des essais caractérisent la production féminine : elle me semble faible comme celle des réalisatrices de cinéma ou celle des femmes compositeurs de musique ou de femmes metteurs en scène de théâtre. Il faut des siècles pour que les femmes — privées de l'exercice de la création pendant des millénaires — accèdent à une création forte et déterminante... je conclus donc à la médiocrité de ces œuvres dites « écrits de la catégorie littérature féminine marocaine ».

Il paraît que l'édition française est tronquée de *La femme artiste*, vous parlez de « version amputée ». Etrange d'entendre un tel commentaire de la part d'un auteur alors qu'il aurait du éthiquement opposé son veto à cette publication ? Juridiquement, l'éditeur a-t-il le droit d'intervenir sur un texte ?

On dit classiquement que « c'est le travail » de l'éditeur. Moi, en tant qu'éditeur, j'ai un respect absolu de ce qu'écrit l'Autre ; je pense que, soit c'est bon, il faut publier, soit c'est à retoucher ou c'est mauvais mais avec quelques fulgurances, il ne faut pas publier...

Dans le cas de « La femme artiste dans le monde arabe », on est dans la caricature : j'ai écrit quatre fois plus de texte que ce qui en a été publié. Le titre était *Les femmes artistes* et le livre envisageait la femme artiste de tous temps et dans toutes les cultures. L'amputation a donné ce qu'il y avait d'orientaliste dans le livre, comme si une femme arabe ne pouvait absolument pas parler au nom de toutes les femmes de tous les pays et de toutes les époques ; c'est en somme la rendre mineure et minable.

Alors, bien sûr, je ferai un autre livre, le mien... Celui-là, je l'ai laissé faire car je l'avais présenté à un personnage à Casablanca qui s'est impliqué corps et âme pour la réalisation et la sortie du livre : par respect et amitié pour lui, j'ai laissé faire ce livre,... qui n'est pas tout à fait le mien, mais qui le reste absolument, comme si j'étais Shéhérazade la

Jaria, obligée pour exister ou survivre en tant qu'auteur d'avaloir des couleuvres. J'ai privilégié comme elle l'intelligence. Ce livre devient, lui aussi, un livre précédé par une histoire, par un conte, dirai-je, celui des impossibilités opposées à une femme arabe, dans son monde et hors de sa sphère, dans cet Occident qui la rêve dansant sous sept voiles, mais surtout, aujourd'hui, voilée ! J'ai privilégié l'intelligence de Shéhérazade contrairement à des femmes arabes qui ne voient en elle que la seule possible représentante, et la plus fantasmagorique, de leur culture de femmes. Bien sûr, dans le livre d'origine, il y a des dizaines de pages d'analyse sur les Qiyane, les Jariate, les Geishas, les Chikhate... personnages féminins totalement comparables à travers les cultures et les périodes des différentes civilisations humaines... !

L'Harmattan est une adresse familière pour les auteurs maghrébins. Il a été un temps votre éditeur. Mais souvent la plupart font entendre leur mécontentement ? Pour quelles raisons et pourquoi persiste-t-on à aller à la même adresse ?

Je crois que c'est une maison d'édition en tant que telle et non des éditions qui portent et font connaître les auteurs : parce que mon œuvre (*J'ai publié quatre livres chez l'Harmattan : ayant déposé le cinquième, je me suis vu imposer les mêmes conditions. J'ai repris ce manuscrit qui est devenu plus tard « Le sein »*) se développait, j'avais besoin d'une plus grande visibilité. Or, l'existence d'un écrivain est d'abord portée par un éditeur. Quand l'œuvre a de la valeur, elle prend sa place doucement. Mais le premier pas est celui qui est réalisé avec l'éditeur. D P, le directeur des éditions l'Harmattan, avait tout de suite pris mon manuscrit, « Le monde arabe au féminin », qui, du reste, a été tronçonné pour n'en garder à peu près que la moitié... si le livre a eu immédiatement du succès, il a eu moins de rayonnement qu'à travers une autre maison d'édition qui l'aurait davantage porté...

Je n'ai compris que beaucoup plus tard que l'Harmattan c'est l'Harmattan, mais ce n'est pas Julien Gracq, Stig Dagermann ou Stéphane Hessel...

On continue à aller à la même adresse par facilité, parce qu'il est rare qu'un manuscrit y soit refusé, parce que c'est souvent ce premier livre qui fait dire à l'auteur « je suis écrivain », etc.

Moi, j'ai eu assez vite l'impression que l'Harmattan tuait mon œuvre. Au cinquième livre quand même, mais comme j'en ai écrit trente-six aujourd'hui, fin 2011, on peut dire que c'était mes débuts !

Maintenant, on doit bien se rendre compte que c'est une très grosse maison qui serait comparable à la grande distribution pour les denrées alimentaires... si je puis me permettre ! Elle est nécessaire quelque part et elle sert probablement une fin intellectuelle ou éditoriale qui a sa place aujourd'hui, surtout parmi les auteurs tiers-mondistes. On n'oubliera pas que l'Harmattan a la plus grosse production annuelle de France, en nombre d'ouvrages publiés...

Écrivaine et romancière, vous a pris aussi l'habit de l'éditeur, est-ce pour une cause précise ?

J'ai pensé naïvement que créer, c'était aussi répandre les œuvres et les pensées d'autres créateurs et auteurs : c'était bien ambitieux dans un pays où les gens ne lisent pas et surtout pas de livres sérieux, forts, profonds qui changent la vision du monde. J'ai toujours pensé qu'un livre peut changer le cours de la vie d'une personne qui accroche au fond du message de l'ouvrage.

Malheureusement, la vie est influencée aujourd'hui par la télévision, les magazines, les instruments d'information autour de la consommation. Et, dans ce champ, la lecture est devenue extrêmement secondaire ; des maisons entières sont vides de livres ou bien les livres ornent les coffee tables des bourgeoises, ou bien ils sont jetés dès que l'on a le diplôme en poche... c'est très navrant ! Et Internet, avec son écriture barbare, genre « *té ou ojourdui ?* » va détruire les pays où la connaissance et la lecture n'ont pas encore eu droit de cité...

On ne voit jamais les Marocains lire dans le train, le bus, sur la plage ou pendant leurs vacances... Ma question est : « Qu'est-ce qu'un pays où les gens ne lisent pas ? » ; les étudiants n'achètent pas de livres —il y a cinq facultés de lettres à Casablanca-Mohammedia—, les doyens n'achètent pas de livres pour les bibliothèques universitaires qui sont sinistrées, il n'y a pas de chaînes de bibliothèques au Maroc, la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc n'achète pas de livres mais oblige les éditeurs à fournir 4 exemplaires de chaque titre sorti en compensation de l'ISBN !! Or, quand il s'agit d'un livre qui coûte plus de cinq cents dirhams, on a compris que c'est impossible de fournir un organisme aussi prestigieux qui n'encourage pas la lecture par différents biais possibles, celui-là étant le premier : acheter les livres aux éditeurs, au moins 50 par publications. Cela serait un oxygène pour un métier qui se meurt dans sa noblesse. Mais, évidemment, les plus gros éditeurs restent des mercenaires de l'édition et non des éditeurs dans le sens noble du terme : ils sortent n'importe quoi et le contraire, courent la subvention comme des chacals et se moquent de la culture comme de leur première chemise... Ils sont d'ailleurs riches ou roulent en Jaguar...

Quel bilan pour l'édition marocaine depuis ces deux dernières décennies ? Existe-il réellement une politique éditoriale dans le domaine du livre au Maroc ? Sur quelle base s'effectue le choix des futurs auteurs à publier ?

Je me contenterai de dire que l'édition marocaine est aussi faible que la faiblesse créatrice des écrivains, penseurs et intellectuels. Je ne présume pas de tout ce qui est écrit et publié en arabe : j'espère seulement, qu'en arabe, il y a plus de talent et de gens talentueux et peut-être —?— quelque génie !

Je crois qu'à force de publier n'importe quoi, les éditeurs ont fabriqué de la médiocrité en tonnes de papier et c'est dommage pour les forêts d'autant que le papier est importé au Maroc. Je dirais enfin que les éditeurs dans leur majorité sont des personnes assez incultes qui ne sortiront pas la culture de l'ornière... qui n'a pas son bac, qui était banquier, qui a fait des licences d'économie... etc.

Toute la politique de l'Etat, à travers le ministère de la culture, est restée à une subvention du livre et au salon de Casablanca ? En tant que politique culturelle et promotion du livre, cela suffit-il ?

Il n'y a plus de subvention du livre par le Ministère de la culture, à ce que j'en sais. Et le salon de Casablanca, le fameux S.I.E.L., est d'une tristesse à pleurer... Enfin c'est moi qui ai envie d'y pleurer tout en continuant à y aller régulièrement, j'allais dire religieusement, tous les ans depuis sa création...

Le statut d'écrivain est-il crédible sans liberté ? et quelle liberté justement ? Vous vous décrivez volontiers comme une intellectuelle et un écrivain de la cause arabe, de la cause marocaine ? Quel contenu peut-on donner à ces affirmations sur le plan culturel, politique et religieux ? Faut-il reprendre l'emblème estampillé du rôle de l'intellectuel dans la cité, le redéfinir peut-être mais comment ?

Dans cette question il y en a au moins une dizaine ! Elle est la plus importante dans tout ce que je risque de prétendre dans ces quelques lignes.

Je vais bravement essayer de répondre mais surtout de répondre dans une vérité totale et ce ne peut être que difficile... Le statut d'écrivain est-il crédible sans liberté, c'est la question majeure. Non, il n'y a pas d'intellectuel sans la liberté et les libertés. A mon avis, la Liberté comme notion philosophique ne peut absolument pas se concevoir sans la Vérité car elles s'engagent réciproquement. On ne peut avoir de liberté sans vérité et réciproquement. Si je suis libre, et inviolable, je peux dire la vérité et même celle qui ne se dit pas dans les tabous divers des sociétés humaines.

Si j'étais libre, en prenant l'exemple suivant, je dirais que la sexualité féminine est beaucoup plus exigeante que la sexualité masculine : elle est plus forte dans le désir, elle est plus torturante et plus torturée (car refoulée depuis des millénaires). Elle est ontologiquement liée à la vie et à la procréation, elle est forte, exigeante et salutaire. Si je dis cela, ... cela veut dire que je la place à un niveau au moins aussi important que celle des hommes, ce qui est dénié dans la plus grande partie du monde ! Or, puisque je suis médecin, psychiatre et psychanalyste, la sexualité occupe une grande partie de mon travail et vis-à-vis des femmes et surtout, vis-à-vis des hommes. Si j'ai acquis les connaissances dans mes spécialités suffisantes pour avoir une vérité sur la sexualité humaine, féminine et masculine, je devrais avoir le droit et la liberté de le dire, de l'écrire, de le publier. De façon presque possible au Maroc, avec les aménagements drastiques que chacun connaît, auteurs et éditeurs, ce projet de vérité scientifique disparaît au Pakistan, en Arabie saoudite, à Oman, etc... où comme chacun sait, les enfants poussent sur les palmiers (référence à l'Occident où on dit que c'est la cigogne qui les amène ou bien qu'ils poussent dans les choux).

Vous arrive-t-il de relire vos romans et nouvelles ? Alors un commentaire de lectrice sur *La liaison*, histoire d'un roman et roman d'une histoire, et *Les sept jardins*.

Je me relis assez peu, sauf dans des lectures publiques. Je suis trop obsédée par les œuvres à venir et le mot obsession est faible. Si je continue à aimer énormément les « Sept jardins » pour des raisons de moments d'écriture bénis de ces textes, mon rapport avec la liaison est très différent ! Car c'est un livre qui est, comme vous le dites ... *l'histoire d'un roman et le roman d'une histoire...*

Une partie en a été reprise dans « La poésie érotique féminine française contemporaine » (Hermann, *Lettres*, Paris, 2011).

Pour dire que c'est un texte comparé au « Bleu du Ciel » de Georges Bataille par Charles Bonn, le spécialiste de la littérature maghrébine d'expression française, il faudrait le lire dans sa première version non expurgée qui a été, par la suite, auto massacrée cinq fois, pour la rendre « correcte »... je tiens à être non pas correcte, mais digne et respectable. Comme vous le savez, « La liaison » a d'abord été un livre publié sous pseudonyme à Paris. Mais, en plus, c'est un texte écrit à la main, qui est aujourd'hui confié à un dépositaire et qui a survécu, chez lui, à un incendie et à un vol ! Je l'assume, et j'aimerais que les lecteurs y trouvent la poésie de l'amour fou qu'une femme peut porter à un homme qu'elle aime et quel qu'il soit... aujourd'hui, je dirais qu'il décrit l'amour obsessionnel de la femme pour l'homme qu'elle aime, amour masochiste et destructeur, qui reste largement un attribut féminin, hélas !